



L'HEURE QUI SAUVA LE ROI

Une satire politique de

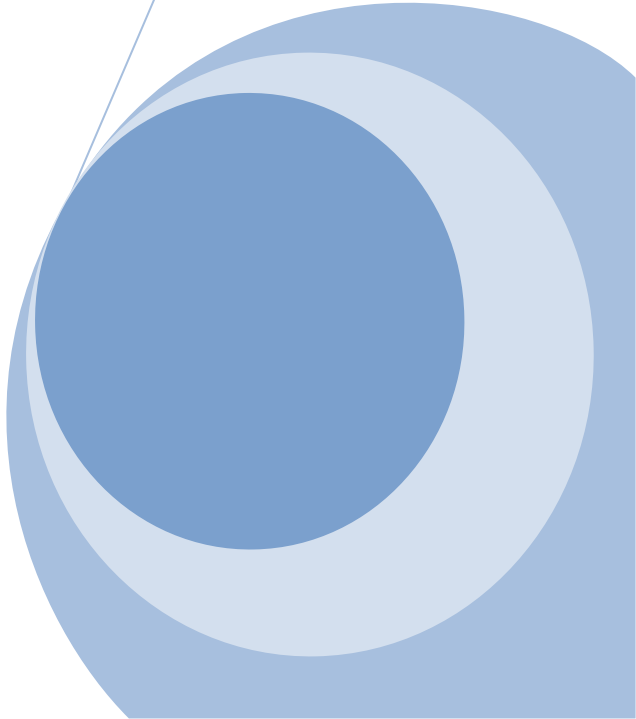
CHRISTIAN

MORIAT

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait :
christian.moriat@orange.fr



L'HEURE QUI SAUVA LE ROI

Personnages : 8 H + 6 F a minima pour 46 personnages
(Distribution ad libitum)

- *L'OFFICIER TEUTON (LE MALADE - L'ENFANT DE CHŒUR)
- *1^{er} TEUTON- A- LA -MITRAILLETTE A LA FRONTIERE (1^{er} TEUTON AU DRAPEAU -1^{er} TEUTON DE LA REUNION - 1^{er} TEUTON DE LA CONSULTATION - 1^{er} TEUTON PORTEUR DE CERCUEIL)
- *2^{eme} TEUTON- A- LA- MITRAILLETTE A LA FRONTIERE (2^{eme} TEUTON QUI ARRETE LE VIEUX - 2^{eme} TEUTON DE LA REUNION - 2^{eme} TEUTON DE LA CONSULTATION - 2^{eme} TEUTON PORTEUR DE CERCUEIL)
- *LE GARDE-FRONTIERE FAUVETTE (LE MINISTRE DE LA DEFENSE - LE « PATIENT » - UNE PERSONNE DE LA FOULE)
- *LA GARDE-FRONTIERE (L'EPICIERE - LA « PATIENTE QUI SE RHABILLE - UNE PERSONNE DE LA FOULE)
- *LE JEUNE HOMME DU DUEL (LE MAIRE - LE « PATIENT » - UNE PERSONNE DE LA FOULE)
- *LE CHEF POUSSIN (LE SOLDAT DE L'EPICERIE - LE VRP - LE CURE - UNE PERSONNE DE LA FOULE)
- *LE ROI ALBERIC 1^{er}, ROI DE KILBERIE
- *LA REINE AMALTHEE
- *LA JEUNE FILLE A L'EPICERIE (LA « PATIENTE » - UNE PERSONNE DEL FOULE)
- *LA FEMME A L'EPICERIE (LA « PATIENTE » - UNE PERSONNE DE LA FOULE)
- *1^{ere} PETITE FILLE- AU NŒUD - DANS LES CHEVEUX A L'EPICERIE (LA « PATIENTE » - AU FINAL)
- *2^{eme} PETITE FILLE- AU NŒUD- DANS LES CHEVEUX A L'EPICERIE (LA « PATIENTE » - AU FINAL)
- *LE VIEUX (SAINT PIERRE)

NB : *Les costumes des deux armées en présence doivent être bien différenciés*
Toutefois, les Occupants, en vert de gris porteront un pot de chambre vert renversé sur la tête en guise de casque
Quant à l'armée des Occupés de Kilbérie « l' uniforme » est désuet

Durée : 80mn

L'HEURE QUI SAUVA LE ROI

SCENE 1 : L'INVASION

(Une place publique à Montadour, Royaume de Kilbérie:

Côté Cour :

-La frontière

Face au public : -Un chalet-baromètre-thermomètre, style Forêt-Noire avec animaux, édelleweiss, faisant office de guérite

-En retrait, la femme, en tenue militaire avec parapluie, indique la pluie

-Devant : un garde-frontière figé portant hallebarde, également en tenue militaire, indique le beau temps

NB : Uniformes d'un autre siècle

En fond de scène : -Une tour dotée d'une horloge (Le Royal Coucou)

-Une épicerie

Côté jardin : -Le palais royal où flotte le drapeau de Kilbérie (Blanc à pois verts)

-Devant la porte du palais : le Chef Poussin en faction

Au centre : Statue d'Albéric I^{er}, Roi de Kilbérie

Atmosphère : *Menaçante*

-Bruit sourd et crescendo de tanks et de blindés en marche d'approche

-Brume

-Puis... silence soudain

-Impassibilité du garde, l'œil rivé sur l'horizon

-4 heures du matin sonnent au Royal Coucou

-Grincement...

-Perçant la brume et les coulisses côté Cour, le tube menaçant d'un canon s'avance inexorablement en direction du garde qui est de profil

-Arrêt du tube à quelques millimètres de sa narine gauche

-Arrêt du grincement

-Le garde est imperturbable)

VOIX OFF DE L'OFFICIER : *(Des coulisses) Rendez-vous !*

LE GARDE-FRONTIERE : *A qui ?*

VOIX OFF DE L'OFFICIER : (*Idem*) A nous.

LE GARDE-FRONTIERE : Qui êtes-vous ?

*(L'Officier, accompagné de deux soldats teutons, faisant irruption sur la scène
-Ils resteront toutefois derrière la barrière
-L'Officier porte un monocle)*

L'OFFICIER : (*Rajustant son monocle*) Des envahisseurs. Pour vous servir.

LE GARDE-FRONTIERE : De quel droit ?

L'OFFICIER : Du droit qu'ils ont de vous déclarer la guerre.

LE GARDE-FRONTIERE : Parce que c'est la guerre ?

L'OFFICIER : C'est la guerre.

LE GARDE-FRONTIERE : Première nouvelle

L'OFFICIER : Normal. Ca vient de sortir.

LE GARDE-FRONTIERE : (*Bas*) Enfin... A cette heure-ci ? Il est trop tôt. Tout le monde dort. Vous vous êtes trompé d'heure ? Et peut-être même de lieu ? Allez vous recoucher.

L'OFFICIER : Le Royaume de Kilbérie, c'est bien ici ?

LE GARDE-FRONTIERE : Assurément.

L'OFFICIER : Il n'y a donc pas d'erreur. Notre GPS n'avait pas menti.

LE GARDE-FRONTIERE : (*Contrarié*) C'est que vous me prenez au dépourvu.

L'OFFICIER : Moi-même, il n'y a pas longtemps que je suis au courant. C'est notre Führer qui l'a décrété hier au soir. Avant de se mettre au lit. Entre ses gouttes et sa camomille.

LE GARDE-FRONTIERE : Je ne savais pas.

L'OFFICIER : Maintenant vous savez.

LE GARDE-FRONTIERE : Excusez-moi.

L'OFFICIER : Vous êtes tout excusé.

LE GARDE-FRONTIERE : Merci.

L'OFFICIER : Merci qui ?

LE GARDE-FRONTIERE : Merci Monsieur l'Envahisseur.

L'OFFICIER : A la bonne heure... ! Certes. On aurait pu vous prévenir de notre arrivée. Ca se fait. Ne serait-ce que par politesse... En mettant par exemple un communiqué dans les journaux. Du genre : « Nous passerons tel jour et à telle heure... » Mais, comprenez, c'est le Blitzkrieg. Il fallait faire vite.

LE GARDE-FRONTIERE : J'ai bien compris. Seulement, je ne sais pas ce que je dois faire.

L'OFFICIER : Nous ouvrir la barrière. Tout simplement.

LE GARDE-FRONTIERE : Je ne sais pas si je peux.

L'OFFICIER : Comment ça « vous ne pouvez pas » ?

LE GARDE-FRONTIERE : Ben oui, quoi... On nous a dit de surveiller la frontière. Nous surveillons la frontière... Les uns disent une chose. Vous, vous en dites une autre. Ce qui fait qu'on ne sait plus, nous.

L'OFFICIER : Ce n'est pourtant pas compliqué. Vous nous levez cette barrière. Qu'on puisse passer ! C'est tout ce qu'on vous demande.

LE GARDE-FRONTIERE : Ecoutez. Je ne peux pas prendre une telle responsabilité. Il faut que j'en réfère à mon supérieur.

L'OFFICIER : (*Regardant sa montre*) Faites. Mais faites vite. Nous avons des impératifs horaires à respecter. (*Apercevant le Royal Coucou*) Tiens, vous aussi, vous avez des Coucous. On a les mêmes en Schwartzwald. Sauf que dans notre pays, c'est l'homme qui porte le parapluie.

LE GARDE-FRONTIERE : Chez nous, c'est la culotte.

L'OFFICIER : Ca tient plus chaud. Parce qu'il fait drôlement froid. Atchoum !

LE GARDE-FRONTIERE : Vous savez. Il fait aussi froid dehors que dedans.

L'OFFICIER : Brr ! Je n'arrive pas à me réchauffer.

LE GARDE-FRONTIERE : Normal. On est en montagne.

L'OFFICIER : J'ai bien vu. Ca montait. Vous avez combien ? (*Lisant*) 7. C'est un peu juste.

LE GARDE-FRONTIERE : On a enfilé nos « damart »... Mais le temps sera beau. Puisque je suis de sortie.

L'OFFICIER : Peut-être bien. Mais ça ne me dit pas comment je fais pour rentrer.

*(-La Garde-Frontière, en jupe militaire, sortant du chalet avec son parapluie
- Déplacement mécanique
- Elle occupe exactement la même place que son Compagnon, la narine gauche au bord du tube du canon
- Une fois son Compagnon rentré, elle appelle son Supérieur)*

LA GARDE-FRONTIERE : Chef ! Chef Poussin ! Svp !

L'OFFICIER : Plus fort. Il n'entend pas ! (*Hurlant*) Poussine ! Kommen Sie hier... !
Atch...

LE GARDE-FRONTIERE : Chuttt... !

LE CHEF POUSSIN : (*Arrivant au galop- Ayant enfilé une tenue militaire par-dessus son pyjama*) Qui c'est qui crie comme ça ? Vain diousse ! C'est vous Fauvette ? Vous allez réveiller tout le monde !

LE GARDE-FRONTIERE : (*Sortant -Sa Compagne rentrant*) Garde-frontière Fauvette au rapport Chef ! C'est pas moi. C'est lui.

LE CHEF POUSSIN : (*Bas- Au garde-à-vous*) Mes respects, Herr Oberst ! Qu'est-ce qu'il se passe ?

LE GARDE-FRONTIERE : Hé bien, voilà Chef. Il y a ce monsieur qui dit qu'il voudrait bien rentrer chez nous. Qu'est-ce qu'on fait ?

LE CHEF PROUSSIN: Alors là, vous me posez une colle...Tous les trois ?

LE GARDE-FRONTIERE : Avec leurs copains.

LE CHEF POUSSIN: (*Se penchant pour évaluer*) Hmm... Ca fait du peuple.

LE GARDE-FRONTIERE : Sans compter le matos.

LE CHEF POUSSIN : (*A l'Officier*) Vous voulez vraiment rentrer chez nous ?

L'OFFICIER : Oui, Poussine. Mais faites vite.

LE CHEF POUSSIN: Un peu de patience. Que diable ! La foire n'est pas sur le pont...

Puis, je sens que vous allez être déçu. C'est qu'il n'y a pas grand' chose à voir ici. A part les beignets de cuisses de grenouilles à la fleur d'oranger, la raclette aux myrtilles et les cagouilles à la vinaigrette de la mère Mollard... Enfin, si vous insistez...

Seulement, il faut que j'en réfère au Lieutenant. Je ne peux pas prendre une telle décision. Ne bougez pas, je reviens.

*(-Le Chef téléphonant à son Supérieur
-Téléphone mural d'autrefois, avec manivelle)*

LE CHEF POUSSIN: Passez-moi le 46, svp... Oui. C'est le numéro du Royal Palais.

*(-L'Officier s'impatientant et tournant en rond
-Un temps)*

LA GARDE-FRONTIERE : (*Sortant – Son compagnon rentrant*) Il y aurait peut-être une solution.

L'OFFICIER : Laquelle ? Atch... !

LA GARDE-FRONTIERE : Voilà. Vous passez votre chemin... Momentanément.... Je dis bien momentanément. Et vous allez envahir le pays voisin. Le Pomerland pour ne pas le nommer. Vous verrez. Les habitants sont chiants. Ca leur fera les pieds. Puis, vous revenez. Comme ça, ça nous laisse le temps de nous organiser. Après, nous, on se débrouille pour ne pas être de garde à ce moment-là. Et le tour est joué.

Comprenez, c'est qu'on aime bien recevoir... Et comme on ne vous attendait pas... forcément, il n'y a rien de prêt.

*(-Sonnerie du téléphone
-Le Chef allant répondre)*

L'OFFICIER : Das ist unmöglich.

LA GARDE-FRONTIERE : Et pourquoi ce n'est pas possible ?

L'OFFICIER : Nous devons impérativement suivre notre feuille de route. Il n'est pas

possible de nous dérouter. Surtout avec nos mouchards. A moins de changer les disques de nos blindés. Et encore !

LA GARDE-FRONTIERE : Ca vaut peut-être le coup d'essayer ?

L'OFFICIER : J'AI DIT NEIN !!!

LA GARDE-FRONTIERE : C'est bon. N'en parlons plus... Après tout, c'était pour vous. Nous, on s'en lave les mains !

LE CHEF POUSSIN: (*Au téléphone*) Oui. Attendez, mon Lieutenant, je vous le passe.... (*A l'Officier*) Lieutenant Lorient au téléphone. C'est pour vous, Herr Oberts. J'espère que le fil va être assez long.

(Le fil étant trop court, l'Officier doit tendre le cou par dessus de la barrière)

L'OFFICIER : Mes respects Mon Lieutenant... ! Oui. Nous voulons visiter votre beau pays.

(Pendant ce temps, la femme au parapluie est rentrée –Son compagnon vient de sortir)

L'OFFICIER : Comment cela se fait que je veux venir chez vous... ? Non, je n'ai pas de vieille mère à visiter. Ni de cousine *germaine*... ? (*Rire jaune*) Il n'y a pas de mal. Ca vous est sorti tout seul. Vous êtes tout excusé. Votre blague est trop spontanée pour avoir été préméditée.... Oui. Je viens pour affaire. Seulement pour affaire... Quel genre ? Nous sommes venus vous apporter la paix.

LE CHEF POUSSIN : (*Bas aux Gardes-Frontières*) Pour moi, c'est des Témoins de Jéhovah.

LA GARDE-FRONTIERE : (*Idem*) Ils sont deux d'habitude. Pas trente-six.

LA GARDE-FRONTIERE : (*Idem*) Plutôt l'Armée du Salut ?

LE CHEF POUSSIN : (*Idem – Tout en louchant sur le fût du canon*) Peut-être pas avec ça ?

LA GARDE-FRONTIERE: (*Idem*) Vous savez maintenant... Avec la crise des vocations...

LA GARDE-FRONTIERE : Crise ou pas crise. Qu'il se dépêche, le Lieutenant ! J'ai une de ces envies de me gratter.

LE CHEF POUSSIN: C'est vrai que vous êtes handicapé.

L'OFFICIER : (*En colère*) Bon... Hé bien... réveillez le Capitaine, si vous ne voulez pas prendre vos responsabilités... ! Was ??? Il verra s'il y a lieu de réveiller le Colonel ? Lequel réveillera le Général ? Lequel réveillera le Roi....qui n'aime pas ça... ?

L'OFFICIER : (*Brisant sa cravache sur ses genoux- Au comble de la crise de nerf*)
Jaaaa... ! Ich verstehe...

LE CHEF POUSSIN: Restons zen, Herr Oberts !

LE CHEF POUSSIN: Ah mais, je me doutais bien que ça n'allait pas se passer comme ça. 'Faut le temps que ça remonte...

LE GARDE-FRONTIERE :... puis que ça redescende.

LE GARDE-FRONTIERE : Le Roi va être d'une humeur massacrate ! Je sens ça d'ici.

(*Quatre heures et demie sonnante au Royal Coucou*)

L'OFFICIER : Faites ce que vous voulez. Mais faites vite. On est pressé.

LE GARDE-FRONTIERE : C'est vrai Chef. Veuillez transmettre à Mon Lieutenant que, comme ces messieurs ont un Blitzkrieg à faire, ils ont un certain créneau horaire à respecter.

LE CHEF POUSSIN: (*A l'Officier*) Passez-moi l'appareil, Herr Oberts... (*L'Officier s'exécute*) Chef Poussin à l'appareil...Oui. C'est encore moi, mon Lieutenant... Le Garde-Frontière Fauvette vous fait dire qu'ils ont un Blitzkrieg à faire et qu'ils sont pris par le temps....

(*Sonnerie du mouchard de poche de l'Officier*)

VOIX DU MOUCHARD DE POCHE : (*Sonnerie la plus basique possible- Puis...*)

« Vous êtes en retard d'une demi heure....Je répète. Vous êtes en retard d'une demi-heure ».

LE CHEF POUSSIN: (*Toujours au téléphone – Au Lieutenant*) Qu'est-ce que vous entendez... ? C'est le mouchard de poche de l'Envahisseur qui s'est déclenché... Je ne sais pas, mon Lieutenant ! C'est qu'ils ont de drôles d'appareils. Je n'en avais encore jamais vus des comme ça.

L'OFFICIER : (*Fouillant précipitamment dans les poches de sa vareuse*) Ach ! Mein

Gott... !

LE CHEF POUSSIN: *(Toujours téléphonant)* Il a dit : « Ach ! Mein Gott »... ! Ah non ! Je ne sais pas ce que ça veut dire... Oui, mon Lieutenant... Bien mon Lieutenant... D'accord, mon Lieutenant. *(A l'Officier)* Il dit qu'il va réveiller le Capitaine.

VOIX DU MOUCHARD DE POCHE : « Vous êtes en retard d'une demi heure...Je répète. Vous... »

L'OFFICIER : *(Saluant, main levée)* Jawohl, mein Führer ! *(L'éteignant – A la Garde – Son Compagnon venant de rentrer)* Quelle heure il est donc ?

LA GARDE-FRONTIERE : *(En train de sortir – Son compagnon rentrant)* Quatre heures et demie.

L'OFFICIER : Quatre heures et demie...? Comme c'est curieux ! On n'a pas la même heure. Faudra que je pense à faire changer ça.

LA GARDE-FRONTIERE : Parce que vous avez quelle heure ?

L'OFFICIER : Trois heures et demie.

LA GARDE-FRONTIERE : Trois heures et demie ? Ma parole ! Vous êtes tombé du lit.

L'OFFICIER : Que de temps perdu ! Atchoum ! *(Se mouchant)*

LA GARDE-FRONTIERE : De toute façon, à cette heure-ci, les magasins sont fermés, alors !

L'OFFICIER : Je n'ai pas que ça à faire.

LA GARDE-FRONTIERE : Comme je vous comprends. Chez nous c'est pareil. On prévoit du boulot du boulot. Et bien souvent plus qu'il n'en faut... Bof ! Ce qui n'est pas fait aujourd'hui le sera demain.

L'OFFICIER : Mein Gott ! Mais qu'est-ce qu'ils font ! Mais qu'est-ce qu'ils font !

LA GARDE-FRONTIERE : Ne soyez pas si nerveux !

L'OFFICIER : Ce n'est pas tous les jours qu'on s'empare d'un pays. Mettez-vous à ma place !

LA GARDE-FRONTIERE : Oh ! Je ne voudrais pas. On a assez de soucis comme ça.

C'est sûr qu'avec un métier comme le vôtre - un métier de contact en plus ! - il y a des nuits où vous ne devez pas fermer l'œil.

L'OFFICIER : Ne m'en parlez pas. C'est le dernier des métiers. Atchoum !

LA GARDE-FRONTIERE : Vous tousez, Herr Oberst.

L'OFFICIER : Avec la brume qui monte, j'ai dû attraper un refroidissement.

LA GARDE-FRONTIERE : Ah ! C'est qu'on n'a pas des métiers faciles ! Je vous plains.

Par exemple, moi qui vous parle... Qui eût dit, quand on a voulu embrasser la carrière de gardes-frontières avec mon mari, qui eût dit, qu'un jour, on allait se retrouver avec le fût d'un canon sur la tempe ? Qui... ? Voulez-vous me le dire ? On me l'aurait dit que je ne l'aurais pas cru.... Et si encore la solde suivait. Mais c'est qu'elle ne suit pas. Nos soldes ne sont pas à la hauteur de nos responsabilités.

(Après un soupir) Surtout aujourd'hui.

L'OFFICIER : A chacun ses soucis.

LA GARDE-FRONTIERE : Comme vous dites.

L'OFFICIER : Ach, so !

LA GARDE-FRONTIERE : Hé oui... !

(Nouvelle sonnerie de téléphone)

LE CHEF POUSSIN : *(Décrochant)* Le Roi arrive... ? *(A l'Officier)* Le Roi arrive. Il finit de s'habiller....

LA GARDE-FRONTIERE : *(Qui vient de sortir alors que sa femme vient de rentrer)*
ENFIN !!!

L'OFFICIER : *(Dans un souffle)* Poussine...Es war Zeit !

LE CHEF POUSSIN : *(A la standardiste)* Merci Mademoiselle. *(Raccrochant le combiné)*

SCENE 2 : L'ARRIVEE DU ROI

*(-Arrivée de sa Majesté ALBERIC 1^{er}, Roi de Kilbérie, à vélo
-Il est très très vieux... Tout plein de poussière... Avec des toiles d'araignée, du sceptre à la couronne
-Le Garde-Frontière présentant les armes)*

LE ROI : *(Bougon -Voix chevrotante)* En voilà une idée de réveiller les gens comme ça !
C'est à quel sujet ?

L'OFFICIER : *(Après avoir réajusté son monocle)* Sire ! J'ai l'honneur de vous envahir.

LE ROI : *(Soudain calmé- Et empressé)* Faites, mon jeune ami. Faites.

L'OFFICIER : Merci.

LE ROI : *(Affable)* A peine avez-vous ouvert la bouche que vos arguments m'ont déjà convaincu.

LE GARDE-FRONTIERE : *(A l'Officier)* Puisque je vois que l'atmosphère est à la détente, si c'était un effet de votre bonté... *(Louchant sur le tube du canon)*

L'OFFICIER : Bien entendu. *(Criant à ses comparses restés en coulisses)* Rückwärts !!!
Touououte ! Atchoum !

*(-Même grincement que tout à l'heure
-Le tube télescopique du canon rentre en coulisses
-Le Garde-Frontière en profite pour se gratter)*

LE ROI : Pourrais-je néanmoins vous demander, Monsieur l'Officier, quelle est la raison de votre invasion ?

L'OFFICIER : Comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire, nous sommes venus vous apporter la paix.

LE ROI : La paix...? Vous êtes bien aimable. Mais je crains que ça ne fasse double emploi.... La paix, nous l'avons déjà. Vous arrivez trop tard.

L'OFFICIER : La paix étant l'intervalle entre deux guerres, deux paix valent mieux qu'une. Et comme celle que vous propose notre Führer est de bien meilleure qualité, vous disposerez ainsi d'un « capital paix » pour plusieurs siècles.

LE ROI : Si vous le dites... Jusqu'à présent, la nôtre suffisait amplement. Vous savez, nous

n'avons pas de gros besoins. Et nous n'avons pas encore usé complètement l'ancienne. La gardant pour des jours plus sombres.

L'OFFICIER : Sire, vos propos sont plein de sagesse... De nous, vous n'avez rien à craindre, mais des Autres... Avez-vous pensé aux Autres ?

Aux Autres qui vous envient ? Qui vous jalouent ? Qui vous espionnent ? Et qui viendront s'emparer de vos biens avant nous, dès que vous aurez le dos tourné ?

LE ROI : Nous avons passé des protocoles d'accord avec nos Alliés.

L'OFFICIER : Raison de plus. Aujourd'hui, on ne peut compter que sur soi. Les gens sont si méchants ! Surtout les Alliés. Des amis par intérêt...

Sauf votre respect, Sire, sans doute vous rappelez-vous ces vers célèbres, que vous apprîtes autrefois, en usant vos fonds de culottes sur les bancs de l'école :

« Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose ;

Rien n'est plus commun que ce nom,

Rien n'est plus rare que la chose... »

Croyez-moi, Sire. Il vaut mieux avoir affaire à un bon ennemi. Loyal dans sa cruauté, franc dans sa perversité, sincère dans son horreur, qu'un faux ami qui vous poignarde dans le dos.

Heureusement que nous sommes là pour pallier votre coupable inconséquence et mettre un peu d'ordre dans votre Royaume, avant qu'il ne sombre dans le désordre !

Car le vers est dans le fruit et vous ne le saviez même pas. Mais, vous tombez bien, car nous autres Aryens, nous donnons davantage dans le préventif que dans le curatif. Atchoum ! (*Se mouchant*)

(-Cinq heures sonnant au Royal Coucou

-Les blindés remettent leur moteur en marche

-Alors que...)

VOIX DU MOUCHARD DE POCHE : (*Sonnerie la plus basique possible*) « Vous êtes en retard d'une heure... Je répète. Vous êtes en retard d'une heure ».

L'OFFICIER : (*Saluant, main levée*) Jawohl, mein Führer !

VOIX DU MOUCHARD DE POCHE : « Vous êtes en retard d'une heure... Je répète. Vous... »

L'OFFICIER : (*Ayant éteint son mouchard*) Ce n'est pas que je m'ennuie, Sire. Mais il est temps de relever la barrière

LE ROI : Chef Poussin, syp. Ordonnez au Garde de lever la barrière !

LE CHEF POUSSIN : Garde Fauvette ! Relevez la barrière !

LE GARDE-FRONTIERE : A vos ordres Chef !

*(-Le Garde-Frontière tournant la manivelle
-Le mécanisme est rouillé
-Grincement
-La barrière se soulevant, mais restant coincée aux trois-quarts)*

L'OFFICIER : Tournez que diable !

LE GARDE-FRONTIERE : C'est pas que je ne veux pas. C'est que je ne peux pas.

LE ROI : Il aurait fallu mettre du dégrippant.

LE CHEF POUSSIN: Retirez-vous de là, empoté !

*(-Repoussant le Garde
-Tournant la manivelle...
-...qui casse)*

LE GARDE-FRONTIERE : Oh, Chef ! Qu'est-ce que vous avez fait ?

L'OFFICIER : Ach ! Poussine ! Scheisse ! *(Le nez dans son mouchoir)* At...Atchoum !

LE ROI : Herr Oberst ! Vous êtes malade ?

L'OFFICIER : J'ai mal à la gorge. Les promenades au clair de lune ne me valent rien.

LE ROI : Montrez-moi votre gorge et faites « Aaahhh ! » Je suis médecin, spécialiste des cathares et des maladies encéphaliques.

L'OFFICIER : Aaahhh !

LE ROI : C'est rouge... Si je puis me permettre, vous me ferez quelques séances de gargarismes au gros sel et à l'eau bouillie. Puis vous appellerez l'infirmière. Qu'elle vous mette des ventouses. *(Arrachant un feuillet d'un bloc)* Voici une ordonnance. Si vous voulez un arrêt de travail, venez me voir à mon cabinet.

L'OFFICIER : C'est bien buté ! Scheisse !

VOIX DU MOUCHARD DE POCHE : *(Sonnerie la plus basique possible)* « Vous êtes en retard d'une heure, cinq minutes, trente secondes...Je répète. Vous êtes en retard d'une heure... »

L'OFFICIER : *(Se précipitant sur son mouchard)* Heil Hitler ! Entschuldigen Sie mich!
Herr Führer ! Ce n'est pas à vous que je m'adressais... ! C'est à ma grippe.
(Coupant son appareil puis faisant signe aux blindés d'avancer) Vorwärts !

(Bruit de blindés en marche... puis arrêt)

L'OFFICIER : *(A son armée)* Alors ! Ca vient, oui... ? *(Ses acolytes lui ayant sans doute fait des objections)* Comment ça on peut pas !? Mais si on peut ! N'avez qu'à repliez les antennes !

(-Les blindés se remettant en marche...

-Le Garde-Frontière rentrant – Sa Compagne au parapluie sortant

- Bruit de tôles cassées... jusqu'au...)

NOIR

SCENE 3 : LE DRAPEAU

(-Six heures sonnait au Royal Coucou

-Le brouillard se dissipant

-Chants d'oiseaux en plein réveil

-Juché sur une échelle, un soldat teuton venant de remplacer la pancarte « Palais Royal » par celle de la « Kommandantur »...

-Puis s'apprêtant à retirer le drapeau du Royaume de Kilbérie pour le remplacer par le drapeau de l'araignée noire au moment où le Jeune Homme vient de sortir de son lit)

LE JEUNE HOMME : *(S'étirant, bâillant- Au public)* Vous avez entendu les grues ? Elles ont passé toute la nuit ! Elles ont fait un sacré ramdam ! Ca m'a réveillé. J'ai allumé. Mais avec le brouillard, j'ai rien pu voir. Alors, j'ai éteint. Puis je me suis rendormi... *(Bâillant de nouveau)*

Faut que ça se fasse. L'hiver a été long. Maintenant on va vers les beaux jours. Les oiseaux chantent. Il y a un je ne sais quoi dans l'air qui rend les choses plus agréables.

LE SOLDAT TEUTON : T'as raison, mon gars. L'Ordre Nouveau est arrivé.

LE JEUNE HOMME : C'est quoi l'Ordre Nouveau ?

LE SOLDAT TEUTON : Celui du National Socialisme.

LE JEUNE HOMME : Du National Socialisme ? (*Réalisant soudain*) Mais... qu'est-ce-ce que tu fais là, toi ?

LE SOLDAT TEUTON : Je remplace la bannière du despotisme par l'étendard de la Liberté, cher à Notre Bien Aimé Führer.

LE JEUNE HOMME : Non mais dis donc ! Tu veux que je t'aide ? Tu vas me remettre ça à sa place immédiatement.

LE SOLDAT TEUTON : J'ai l'ordre de...

LE JEUNE HOMME : Je m'en fous moi, de ton ordre. Du Nouveau comme de l'Ancien ! De ton Bien Aimé Führer ! Et de tout le Saint Frusquin !
Quel est l'imbécile qui t'a dit de pendre une saloperie pareille ? Une serpillère tout juste bonne à nettoyer les godasses !

LE SOLDAT TEUTON : Mein Gott ! Sacrilège ! Le drapeau du Führer ? Une serpillère pour les Wanderschue !

LE JEUNE HOMME : Puis « Kommandantur »... Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?
« Kommandantur » ?

LE SOLDAT TEUTON : « Kommandantur »... ? C'est la maison du Chef d'orchestre. Celui qui fait jouer ensemble vos services, vos administrations, avec la même partition. C'est le cerveau de notre Organisation National Socialiste.

LE JEUNE HOMME : Hé bien ton cerveau à toi, c'est pas parce que t'es sur une échelle, qu'il vole plus haut que les autres ! Quant à ta musique.... Qu'est-ce que tu y connais ? Laisse- nous jouer la partition qu'on veut ! De toute façon, ici, il n'y en a pas un qui joue la même, alors ! C'est pas toi qui va nous changer !
Allez ! Ca suffit comme ça ! Descends !

LE SOLDAT TEUTON : Arrête de faire bouger l'échelle ! Tu vas me faire tomber !

LE JEUNE HOMME : Descends ! Que je te dis !

LE SOLDAT TEUTON : On vient exprès chez eux pour les libérer de leurs tyrans et voilà le remerciement. Faites du bien à vilain, il vous fait dans la main !

LE JEUNE HOMME : Laisse-les où ils sont nos tyrans ! Au moins, ceux-là, ils sont de chez nous !

LE SOLDAT TEUTON : Tu veux que je te dise. Hé bien, vous ne nous méritez pas !

*(-La Reine Amalthée ouvrant sa fenêtre
-Comme son Royal époux, elle a des toiles d'araignée sur sa couronne)*

LE ROI : *(Off)* Fermez la fenêtre Amalthée ! L'air est frais.

LA REINE : Il y a deux hommes qui se disent des horreurs.

LE ROI : *(Off)* Bien faire et laisser braire.

LA REINE : Visiblement, ils ne se comprennent pas.

LE ROI : *(Off)* Normal. Ils ne parlent pas la même langue.

LA REINE : Je crains qu'ils n'en viennent aux mains.

LE ROI : *(Venu jeter un coup d'œil)* Quand il y a quelque chose qui vous dépasse, il arrive qu'on soit à cours de vocabulaire. C'est à ce moment-là qu'on fait parler les poings. Il y a des gens comme ça, qui ne supportent pas la provocation. Parce qu'elle est absurde. Or, l'absurdité finit toujours par s'intégrer dans la réalité. Après, elle acquiert une telle légitimité, qu'il devient difficile de l'éradiquer. Un peu comme du chiendent. C'est pour cette raison que le Jeune Homme a sorti les mains de ses poches...
(Un temps bref) Hmm...Il a vraiment du cran. Mais, c'est un doux rêveur...Venez donc vous recoucher ô Ma Reine ! La journée risque d'être longue. *(Regagnant son lit tandis que la Reine, toujours à sa fenêtre, tricote)*

(Sur le trottoir)

LE SOLDAT TEUTON : Vous autres Guatémaltèques, on devrait vous laisser croupir dans votre caca! Le Führer est bien trop bon.

LE JEUNE HOMME : Je tai dit de descendre !

LE SOLDAT TEUTON : Sale Juif !

LE JEUNE HOMME : Sale Teuton !

LE SOLDAT TEUTON : Misérable mangeur de camembert!

LE JEUNE HOMME : Vile bouffeur de choucroute !

LE SOLDAT TEUTON : *(Sortant son arme – Visant)* Tu l'auras voulu ! *(Elle s'enraie)*

Ach ! Mein Gott ! Mon laser-révolver vient de s'enrayer ! (*La jetant à la figure du Jeune Homme qui l'esquive*)

LE JEUNE HOMME : Hé va donc ! Ivrogne ! Sac à bière !

LE SOLDAT TEUTON : Pinardier !

(Pendant ce temps...)

LE ROI : (*Off*) Quelle est cette nouvelle manie que vous avez prise, ô Ma douce ?

LA REINE : Je tricote.

LE ROI : (*Off*) Je le vois bien, ma mie, que vous tricotez. Mais pourquoi ?

LA REINE : A défaut de pouvoir occuper mon esprit, j'occupe mes mains.

LE ROI : (*Off*) Votre manière à vous de résister en quelque sorte ?

LA REINE : Exactement.

LE ROI : (*Off*) Que tricotez-vous ?

LA REINE : Un cache-col. Et je m'arrêterai dès que le dernier Teuton aura quitté notre beau Royaume.

LE ROI : (*Off*) Ce n'est pas demain la veille.

LA REINE : Ca prendra le temps qu'il faudra.

LE ROI : (*Off*) Vous avez raison ô Ma Reine. Avec votre cache-col la Terre pourra toujours éternuer, sans jamais s'enrhumer. A ce propos, il faudra que je demande à l'Officier si ça va mieux.

*(Durant ce laps de temps, le Teuton a fini par tomber de son échelle
– Les deux protagonistes étant sur le trottoir en train de se battre comme des chiffonniers
– Leur corps roulé- roulant dans leur drapeau respectif)*

LE SOLDAT TEUTON : Mangeur d'escargots !

LE JEUNE HOMME : Avaleur de saucisses !

LE SOLDAT TEUTON : Bouffeur de grenouilles !

LE JEUNE HOMME : Doryphore !

LE SOLDAT TEUTON : Bousier !

LE JEUNE HOMME : Pignouf !

LA REINE : *(Très naturelle- Et toujours tricotant)* Ca y est. Cette fois, ils se battent.

LE JEUNE HOMME : Fouille merde !

LE SOLDAT TEUTON : Kilbérien de mes deux !

LE ROI : *(Intervenant à la fenêtre)* Messieurs ! Messieurs ! *(Frappant dans ses mains)*
Relevez-vous ! Que diantre ! *(Les deux lutteurs obtempérant)* Il ne me sied guère
qu'on martyrisât mon drapeau. Alors battez-vous, si vous voulez ! Mais selon les
règles en usage au Royaume de Kilbérie. *(Leur lançant des fleurets)*

(Dans le chalet, sortie du Garde – Sa Compagne au parapluie venant de rentrer)

LE ROI : Messieurs ! En garde ! La Reine a les yeux sur vous ! *(Les deux hommes saluant leurs Majestés – Puis se saluant selon le protocole)*
Quant à moi, je vais me recoucher. Ca fait déjà trois fois que je me relève. Ca suffit
comme ça. J'ai du sommeil à rattraper.

*(-Au premier, la Reine tricote
-Au rez-de-chaussée, les deux ennemis se battent)*

LE SOLDAT TEUTON : Je ne vais en faire qu'une bouchée.

LE JEUNE HOMME : Présomptueux !

LE SOLDAT TEUTON : Misérable larve.

LE JEUNE HOMME : Impérialiste !

LE SOLDAT TEUTON : Esclave !

LE JEUNE HOMME : « L'honneur c'est comme les allumettes : ça ne sert qu'une fois ». *(Marcel Pagnol)* Profitons-en. J'en ai toute une boîte.

LE SOLDAT TEUTON : *(Premier accroc à son bel uniforme)* Aïe ... ! « Le Führer est le
Parti... et le Parti est le Führer.... Juste comme je me sens moi-même une partie du

Parti... le Parti se sent lui-même seulement comme une partie de moi... » Adolph Hitler au Congrès... du Parti.

LE JEUNE HOMME : Qu'est-ce que tu racontes, perroquet ? Ca vient comme un cheveu sur la soupe ton histoire. Je n'ai rien compris. Par contre, prends garde à celle-là ! J'esquive... Je fends... Je touche !

LE SOLDAT TEUTON : Ouille... ! Il n'est pas nécessaire de comprendre pour agir.

LE JEUNE HOMME : Avaleur de couleuvres mal digérées...! Gobeur de vessies ! Gobeur de lanternes ! Charbonnier !
J'esquive...Je fends...Je touche !

LE SOLDAT TEUTON : Aïe... ! Je fais parti du Parti de la Race des Elus. Rien ne peut m'arriver. Le Führer l'a dit.

LE JEUNE HOMME : C'est du parti pris. Branquignol, va ! J'esquive... Je fends...Je touche !

LE SOLDAT TEUTON : Ouille !

(L'Officier traversant incidemment la Place)

L'OFFICIER : Mais qu'est-ce qu'il se passe là-bas? C'est pas bientôt fini, oui ? *(Dégainant son révolver tirant sur le Jeune Homme et le tuant)*

(Dans le chalet, la Garde au parapluie est de sortie, son Compagnon est rentré)

L'OFFICIER : *(A son subalterne)* Pour ne pas avoir su vous faire respecter, vous me ferez huit jours !

LE SOLDAT TEUTON : *(En sang)* Gut, Herr Oberst !

L'OFFICIER : Quant à vous deux, vous commencez à me plaire avec votre regard bovin !

(Tirant le rideau du chalet, de colère)

LA REINE : *(Toujours tricotant- Impavide – A son mari)* Le Jeune Homme est mort ! Désormais, il n'y a plus de gardes à la frontière.

VOIX OFF : - Assassins !
- Bandits !
- Sus à l'usurpateur !
- Go Home !

(L'Officier étant pris sous une grêle de cailloux se protège comme il peut)

L'OFFICIER : Mais ils nous canardent ! Avec des lance-pierres encore... ! A moi ! La gaaarrde !

*(-Réponse immédiate à coups de mitrailleuses... Deux ou trois salves pas plus
-Cris de douleur : « Aahhh ! » entre chaque salve
-Fumée
- Silence)*

L'OFFICIER : Ah ! Quand même !

*(La demie de six heures sonnant au Royal Coucou
-L'Officier regardant sa montre, puis le Royal Coucou)*

L'OFFICIER : Celui-là aussi, je vais lui parler du pays ! Scheisse !

(Un temps bref)

LA REINE : *(A sa fenêtre)* L'Herr Oberst a l'air d'avoir recouvré la santé.

LE ROI : *(Voix off- Sans état d'âme apparent)* Tu peux fermer la fenêtre à présent.

(La Reine s'exécutant)

NOIR

SCENE 4 : LA REUNION PREND DU RETARD

Salle du Trône :

-Une grande table face à la scène

-Au milieu, derrière : le trône

-Sont présents : Le Roi, le Ministre de la Défense et le Maire de la Ville

-Dans un coin, à l'écart, la Reine tricotant

-A chaque place : une étiquette avec le nom du dignitaire, un bloc de papier, un stylo, une bouteille d'eau minérale et un gobelet

-Beaucoup de chaises inoccupées... Les occupants étant en retard

-Le Roi et sont entourages font très vieux... Ils ont des toiles d'araignée plein les cheveux et quand ils se meuvent, de la poussière sort de leurs vêtements
-Le Roi fait les cent pas
-Neuf heures sonnent au Royal Coucou)

LE ROI : Décidément ! Nous boirons le calice jusqu'à la lie... Qu'est-ce qu'ils font ? Mais qu'est-ce qu'ils font ? On avait dit huit heures.

LE MAIRE : Tout ça c'est de ma faute. Si j'avais été plus vigilant aussi ! En tant que Maire de la Ville, j'aurais dû prendre des dispositions... Mais qui aurait pensé qu'ils puissent attaquer la nuit ? La nuit, c'est fait pour dormir !

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Non, Monsieur le Maire. Non. La faute en incombe à moi-même. Le Ministre de la Défense que je suis, aurait dû prévoir, l'éventualité d'une agression. Puis, en son temps, jeter les bases d'une armée de métier. Au lieu de cela, je me suis contenté de la conscription volontaire. Avec des soldats qui viennent quand ils en ont envie.

LE MAIRE : Vous avez quand même fini par avoir pas mal de monde dans vos garnisons.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Normal. On a embauché les meilleurs cuisiniers du Royaume. Alors, des soldats, on en a autant qu'un évêque en bénirait. Seulement après, comme la chère est bonne, c'est qu'ils ne veulent plus sortir de table. Ensuite, pour les manœuvres, on ne peut plus compter sur eux.

LE MAIRE : Je vous avais conseillé de supprimer les digestifs et les apéros.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Je l'ai fait. Mais, devant le tollé général, j'ai bien été obligé de capituler. Sinon, tout le monde serait parti !
C'est aussi pour ça qu'on s'est doté de tables de ping-pong au foyer, de home-cinéma dans les chambres et de bouledromes couverts, pour jouer au sec. Parce que nos soldats ne veulent plus se mouiller.
On a même construit des centres de remise en forme. Express pour eux. Puis on les emmène trois fois par semaine à la piscine. Sans compter les sorties en boîtes de nuit chaque week-end et les séjours à la mer ou à la montagne. Qu'est-ce qu'on ne fait pas pour eux !
A la fin, nos soldats ont fini par prendre leur caserne pour le Club Med. J'ai même des ennuis avec leurs femmes. Parce qu'ils ne veulent plus rentrer chez eux ! C'est qu'ils font tout pour se faire sucrer leurs perms.

LE MAIRE : C'est sûr que ce n'est pas facile. Moi-même j'ai fait repeindre les bâtiments Militaires de la ville en rose bonbon et en jaune fluo pour égayer leur séjour. Je n'aurais pas dû !

LE ROI : Non. Vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez fait ce qu'il y avait à faire.

Le seul coupable, c'est moi. Mea culpa. Mea maxima culpa.

Nous sommes victimes de notre romantisme. De notre naïveté. De notre foi en l'homme... et en nos voisins.

Le Monde est tordu et nous ne le savions pas.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : C'est vrai. Au lieu de renouveler notre stock d'armes, de mettre au point de nouveaux sous-marins, de nouveaux avions de chasse, de nouveaux chars d'assaut, j'ai fait construire un mur. Derrière lequel nous nous sommes crus longtemps à l'abri. Hélas ! Nos ennemis l'ont contourné. En passant chez le voisin. A qui se fier ? Tonnerre !

LE MAIRE : Et dire que notre Ministre de l'Education Nationale a fait supprimer les chapitres les plus noirs de nos livres d'histoire, pour ne pas choquer la sensibilité de nos jeunes pousses !

LE ROI : A force de nous prélasser dans la paix, nous avons fini par oublier la guerre.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Finalement, si nous avons inoculé le virus de la guerre à nos femmes, à nos enfants, à nos soldats ? Le connaissant, ils auraient su ce qu'il fallait faire pour se défendre...

LE ROI : On ne leur a inoculé que le virus de la paix ! Hélas ! C'est notre grand tort.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Sire ! Asseyez-vous ! Et arrêtez de vous morigéner ! Vous n'êtes pas seul en cause. Nous sommes victimes d'une grave erreur collective. Et un fiasco est moins lourd à supporter quand on le partage à plusieurs.

LE MAIRE : C'est vrai Sire ! Refuser de s'asseoir ne changera rien à l'affaire. Surtout que vous venez juste d'être opéré de la prostate.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Oui. Au fait, je ne vous ai pas demandé des nouvelles de votre santé.

LE ROI : C'est celle de mon Royaume qui ne va pas. Même le baromètre, à l'entrée de la Frontière était à la pluie. Alors qu'il fait beau.

LE MAIRE : Hélas, Sire ! Pensez déjà à la vôtre, de santé. Ce sera un premier pas de fait vers la guérison de Votre Royaume.

LE ROI : Puis que faire ? Mon Dieu ! Que faire ? Je vous le demande.

Résister ? Comment le pourrions-nous ? Nos hallebardes et nos lance-pierres feraient rire leurs chars d'assaut ?

Fuir comme le font certains dicteurs ? Fuir avec le Royal trésor et se réfugier avec sa famille dans un pays frère ? De préférence, dans un pays chaud, à cause de mon arthrose... ?

Mais des pays amis, en existe-t-il encore ? Combien avons-nous vu d'anciens souverains terminer leur carrière dans des canalisations ?

Autant se tirer tout de suite une balle dans la tête ? En pleine salle du Trône... ? Tiens, ça c'est une idée.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Il y a peut-être des solutions moins radicales ?

LE MAIRE : D'autant plus que je ne suis que le tout petit Maire d'une toute petite ville de cinq cent mille habitants.

LE ROI : (*Exalté*) Oui mais l'Exemple, mes amis. L'Exemple. Avez-vous pensé à ce que diraient mes Collègues Alliés ? Ils diraient : « Ils sont morts dans l'Honneur ! » Et on nous enterrerait, Ensemble, tous les trois, dans les plis de notre drapeau bien aimé, alors que, penchés sur nos glorieux cadavres, les enfants des écoles viendraient, avec leurs institutrices, y déposer une rose, tout en chantant la Kilbérienne. Je nous y vois déjà.

Et je suis sûr que, même sous terre, mes yeux ne pourraient s'empêcher de retenir une larme. (*Le mouchoir sur les yeux*)

Peut-on rêver mort plus belle ? (*De plus en plus exalté*) Oh oui ! Oh oui ! Mes amis... Mes fidèles et très chers compagnons... Que pensez-vous de cette noble suggestion ?

LE MAIRE : Pas grand' chose, Sire.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Ne comptez pas sur moi.

LE ROI : Pourquoi ?

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Une fois de plus, Sire, votre romantisme vous égare. Allons ! Du cran !

LE ROI : (*Entre les larmes*) Parce que vous croyez que j'en manque ?

LE MAIRE : C'est du panache que vous avez. Mais pas du cran.

LE ROI : Parce que pour vous, « panache » et « cran, » ce n'est pas la même chose ?

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Monsieur le tout-petit-Maire-de-la-toute petite-ville-de-cinq cent mille - habitants a raison, Sire. Ce n'est pas le moment de faire de la sémantique. Puis que penseraient vos ennemis ? « Le vieux se dégonfle !

LE ROI : Le « Vieux » ?

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : C'est comme ça qu'ils vous appellent dans l'intimité...
« Le Vieux »... « Le Gâteau »... Ou le « Pantin ». Je les entends d'ici : « Le Pantin
nous a débarrassé le plancher... » qu'ils diraient. Ou « Il n'a rien dans la culotte »...

LE ROI : C'est un peu vrai. Surtout depuis mon opération.

LE MAIRE : Oui. Mais ils ne le savent pas.

LE ROI : Vous croyez ?

LE MAIRE : Naturellement.

LE ROI : Tout se sait.

LE MAIRE : On opposera un démenti formel par voie de presse.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Non. A situation extrême, réponse sans ambiguïté.
« De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » Et la Kilbérie sera
sauvée !

LE ROI : Vous y croyez encore, vous ? A son sauvetage ?

LE MAIRE : Naturellement qu'on y croie. Mais pour ça, et comme vous le disiez tout à
l'heure, il nous faut du cran.

LE ROI : Que préconisez-vous ?

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Rien.

LE ROI : Comment ça « rien » ?

LE MAIRE : Justement, c'est en cela que réside notre audace. Ne rien faire.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : (*Découpant chaque syllabe*) Sou-mis-sion totale.

LE ROI : C'est la déchéance de l'humanité que vous me proposez là.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : (*Bas*) Pas si fort ! La Kommandantur s'est installée au
rez-de-chaussée. On pourrait nous entendre.

LE MAIRE : (*Bas*) N'oubliez pas non plus que vous êtes en résidence surveillée.

LE ROI : (*Même jeu*) Mes sujets vont croire que je m'en lave les mains.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : (*Même jeu*) Vous leur direz que vous avez les mains sales.

LE ROI : Je ne pourrai plus me regarder dans ma Royale glace, le matin, en me levant.

LE MAIRE : A ce propos, vous feriez bien de la passer à l'« Ajax-vitres » ! On ne s'y voit plus !

(*Un temps bref*)

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Réfléchissez, Sire. Vous n'allez pas vous mettre un plat à barbe sur la tête comme don Quichotte et vous battre contre des moulins. Vaincre une bourrasque est au-dessus de nos forces.

LE ROI : Et si j'abdiquais ?

LE MAIRE : Je ne vois pas ce que ça changerait ?

LE ROI : Ca me donnerait de la crédibilité auprès de mes sujets. Ils diraient : « Le Roi n'est pas d'accord avec l'Armée d'Occupation et il le fait savoir. » C'est que j'ai des responsabilités envers eux.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Justement. Nous sommes impuissants devant l'Occupant. Et c'est cette impuissance-là qui nous décharge de nos responsabilités.

LE ROI : Aah ?

LE MAIRE : Comme deux et deux font quatre.

LE ROI : Vous avez sans doute raison. Alors, attendons... (*Se levant*) Tiens ! il faut que j'aille au petit coin, moi. S'ils arrivent, vous les ferez patienter !

NOIR

SCENE 5 : LA QUEUE

(-Sur le NOIR, la demie de neuf heures sonnante au Royal Coucou

-Queue sur le trottoir devant l'Épicerie

-Deux petites filles avec nœuds dans les cheveux jouant à la marelle sur la route

-Haut parleur accroché à la statue d'Albéric Ier et diffusant « Ein heller und ein Batzen ...Heidi Heido etc...» et d'autres refrains à la mode)

L'ÉPICIERE : Je tiens à faire savoir à notre aimable clientèle que, seuls les détenteurs des cartes de rationnement dûment marquées J3, sont concernés. Qu'on se le dise !

(Épicrière rentrant dans son magasin)

LA JEUNE FILLE : *(Au Vieux assis bien sagement sur son pliant)* Grand-père ! T'as entendu ?

LE VIEUX : Les grues ? Si je les ai entendues... ? Il aurait fallu être sourd pour ne pas les entendre ! C'est qu'elles en ont fait du boucan. Elles étaient des milliers et des milliers. J'ai cru qu'elles allaient aller plus loin. Mais non. Elles se sont abattues chez nous. Comme la misère sur le pauvre monde...
Et moi qui suis venu chercher un beefsteak pour midi. Si ça se trouve, elles ont déjà tout bouffé.

LA JEUNE FILLE : Je ne te parle pas de ça ! T'es encore pas réveillé ?

LE VIEUX : Elles t'ont réveillée ? Toi aussi ? Ca ne m'étonne pas. On n'en a jamais tant vues. Le printemps sera chaud cette année. J'ai même entendu dire qu'elles allaient rester ? Si c'est vrai, y aura plus rien. Tant pis ! On mangera des topinambours et du rutabaga.

LA JEUNE FILLE : L'épicier a dit « J3 ». C'est pour les jeunes de 13 à 21 ans. T'es pas un ado.

LE VIEUX : Tu l'as dit fille. Moi aussi j'en ai plein le dos.

LA JEUNE FILLE : Alors dégage !

LE VIEUX : Comme tu dis... Si seulement elles pouvaient dégager !

LA FEMME : Tu vas le laisser tranquille ce vieux-là ! Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

LA JEUNE FILLE : *(Haussant les épaules)* Hé la ! Du calme ! C'est pour ne pas le faire attendre inutilement. C'est tout.

LE VIEUX : T'as raison. C'est fou.... J'en ai jusque chez moi. Si ça continue, on va finir par se retrouver dans la rue. Et il paraît même qu'on en attend d'autres. Je ne sais pas où on va les mettre !

(Temps bref – Musique « Heidi Heido » etc...puis...)

L'ÉPICIERE : *(Sur le pas de sa porte)* Je tiens à informer notre aimable clientèle qu'il n'y a ni lait, ni œufs, ni sucre, ni viande, ni chocolat.

LE VIEUX : Vain Dieu, les grues, elles ont tout bouffé, les morfales... !
Et du beefsteak, il vous en reste ?

L'ÉPICIERE : Plus un seul.

LE VIEUX : Un seul ? C'est bon. Mets le moi de côté. Mais pas de la carne, comme l'autre jour. Celle-là, t'aurais dû la garder pour les grues. C'est vrai qu' tu n'pouvais pas prévoir.

UN SOLDAT : Fais gaffe à ce que tu dis Grand-père ! Des oreilles ennemies nous écoutent.

LE VIEUX : Combien ça coûte ? Demande à l'Épicière. Tiens ! Vingt-deux qu'elle va profiter de l'arrivée des grues pour changer ses étiquettes !

UN SOLDAT : Méfie-toi. Tu parles trop. Beaucoup trop.

LE VIEUX : T'as raison gamin ! C'est le chaos. Un joli chaos.

(-Temps bref

-Musique plus forte

-Les fillettes aux nattes jouant toujours à la marelle, puis...)

1^{ère} PETITE FILLE- AU NŒUD -DANS LES CHEVEUX : Un- deux-trois... Je suis allé à « Ciel ». Je reviens à « Terre ».

2^{ème} PETITE FILLE- AU NŒUD- DANS LES CHEVEUX : Perdu !

1^{ère} PETITE FILLE : C'est pas vrai !

2^{ème} PETITE FILLE : Oh ! La menteuse ! Je t'ai vu ! T'as posé le pied par terre !

1^{ère} PETITE FILLE : Il n'y a pas de quoi en faire une tartine ! !

2^{ème} PETITE FILLE : A moi maintenant !

1^{ère} PETITE FILLE : *(Chantant et dansant sur l'air de « Maréchal nous voilà !)*
« Sire, nous voilà !

Devant toi, le sauveur de la Kilbérie
Nous jurons, nous, tes filles
De servir et de suivre tes pas

1^{ère} et 2^{ème} PETITE FILLE : *(En chœur)*

Sire nous voilà !
Tu nous as redonné l'espérance
La Patrie renaîtra !
Sire, Sire, nous voilà ! »

*(-Au loin : tir soudain de canons et de mitrailleuses
-A la fois ravie, criant, pouffant et exaltées, les petites se réfugiant près de
l'Epicerie, derrière les clients)*

LE VIEUX : C'est pas vrai qu'il va faire de l'orage. Grêle en avril remplit les barils.

LA FEMME : Vous allez vous taire les gamines !

Vous faites les folles pendant qu'il y en a qui sont en train de se faire tuer !

(Les fillettes retenant un fou-rire)

LA JEUNE FILLE : Si c'est comme ça. Je rentre à la maison. J'veux pas mourir pour un quignon de pain.

LA FEMME : Moi c'est pareil.

LE VIEUX : Mourir de ça ou d'la vérole...De toute façon, 'faudra bien mourir un jour.
Alors...

UN SOLDAT : *(Humant l'air)* C'est encore loin.

LE VIEUX : Ce ne sera rien. Juste une petite rincée. *(Au Soldat)* Et toi ? Quoi donc tu fous gamin ? Tes copains se battent et toi, tu penses encore à bouffer ?

Ah la bouffe ! La bouffe ! C'est ça qui a perdu les Kilbériens en 14 ! Ils se sont fait attaquer au moment du déjeuner. Pas fous les Pruscos !

Ne me croyez-moi si vous voulez, mais il y en a plus d'un qui sont morts la serviette autour du cou !

'Faut croire que ça ne nous a pas servi de leçon. C'est vrai qu'en Kilbérie, la bouffe, c'est sacré !

(-Temps bref)

-Musique plus forte, puis...)

LA FEMME : Mais qu'est-ce qu'ils font ? Y a des gens plein le magasin. Et on n'en voit

point sortir !

LE VIEUX : Secret d'état ! Vous voulez mon avis. On nous cache pas mal de choses. Mais c'est leur manie. Il faut cacher tout ce qui nous regarde.

LE SOLDAT : Grand-père !

LE VIEUX : Tout ça, c'est de la politique. La politique de « la main tendue » ! Je le dirai au Roi, quand je le verrai. Pourquoi donc qu'il a ouvert les frontières ? C'était la dernière des choses à faire ! Mais bien sûr !

Moi. A force d'entendre des balivernes depuis ce matin, ça m'a rendu sourd... Mais pas aveugle !

(-Arrivée de deux Soldats Teutons

-Chacun prenant notre vieillard sous les aisselles, celui-ci est emmené manu militari

-Ses pieds ne touchant pas terre

LE VIEUX : *(En l'air – Comme si de rien n'était)* Hein ? C'est ti pas vrai ce que je dis...? Finalement, les Schleuhs, vous êtes comme moi! Vous n'y comprenez que couic !

LA FEMME : Pauvre vieux !

(« Heidi Heido etc... »)

L'EPICIÈRE : *(Sortant de son magasin et s'écriant)* A qui le tour ?

LA JEUNE FILLE : }

UN SOLDAT : } *(Index sur les lèvres)* Chutttt !!!

LES FILLETES : }

(-L'Epicière, se rendant compte de sa bourde, met une main sur sa bouche

-Eclat de rire des fillettes)

LA FEMME : }

LA JEUNE FILLE : } *(Scandalisés)* Ooohhh !

UN SOLDAT : }

NOIR

SCENE 6: LA REUNION AVEC L'ENVAHISSEUR

(-Retour à la salle du Trône

-10 heures sonnante au Royal Coucou

-Arrivée de l'Officier précédé de deux soldats portant mitraillettes

-Ces derniers se plaçant à l'entrée

-Les quatre premières répliques sont dites presque simultanément)

LE ROI : Vous entrez ?

L'OFFICIER : Vous sortez ?

LE ROI : J'allais sortir.

L'OFFICIER : J'allais entrer.

L'OFFICIER : Sire ! Où alliez-vous comme ça ?

LE ROI : Soulager ma Royale vessie.

L'OFFICIER : *(Portant une cigarette à ses lèvres) Ce que j'ai à vous dire va vous en couper l'envie. (Sortant un pistolet) Veuillez vous asseoir.*

(-Chacun de s'exécuter en retenant sa respiration

-Malaise profond

-Il appuie sur la gâchette...

-Une flamme en jaillit...

-Il allume sa cigarette et s'assoit en mettant les pieds sur la table

-Chacun néanmoins de respirer

- Puis Le Maire et le Ministre de la Défense de retrouver leur sang-froid et de se relever sous l'outrage)

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Herr Oberst. Ce n'est pas à un étranger de décider à quel moment un Roi doit se lever ou s'asseoir.

L'OFFICIER : Depuis ce matin, mes concitoyens sont si nombreux en Kilbérie que vous ne pouvez plus m'affubler de cet épithète. C'est vous, à présent, qui êtes étrangers... Etrangers dans votre propre pays.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Je dois également vous signaler, par respect pour l'étiquette, qu'on ne fume pas en présence de Sa Majesté.

L'OFFICIER : Je m'en fous.

LE MAIRE : Et qu'on ne met pas les pieds sous la table !

L'OFFICIER : *(Lui soufflant la fumée au visage)* Je m'en contrefous.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : En outre, vous êtes en retard.

L'OFFICIER : Les Occupants ont tous les droits.

LE MAIRE : L'exactitude, Herr Oberst...

L'OFFICIER : Je m'assois dessus.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Herr Oberst !

L'OFFICIER : Ne me dépassez pas dans mon orgueil ! J'appartiens à la Noble Race des Seigneurs. Ne l'oubliez pas.

LE MAIRE : Enfin, Herr Oberst...

L'OFFICIER : Plait-il « étrangers » ?

LE MAIRE : Rien.

L'OFFICIER : De toute façon, grâce à notre sens inné de l'organisation, on va tout changer chez vous. Tout. Même l'heure.

Votre Royaume sera à ce point transformé que vous ne le reconnaîtrez plus. *(Pour lui)*
Et que vous ne vous sentirez même plus chez vous.

(Un temps bref lui permettant d'éteindre sa cigarette contre sa botte)

L'OFFICIER : *(Réajustant son monocle)* Sire, Monsieur le Ministre de la Défense, Monsieur le Maire, si je vous ai convoqué, c'est pour élever une protestation solennelle contre vos sujets, au nom des institutions les plus élémentaires du droit international, dont la tradition remonte à l'Empire romain. Voici les faits :

A six heures, heure kilbérienne, le sergent Heinrich Klein a été victime d'une agression, aussi barbare qu'injustifiée, au cours de sa mission qui l'avait mené sur les toits du Royal Palais.

Le coupable, un jeune terroriste du nom de Pierre Vincent, lui ayant formellement interdit de hisser le drapeau de l'araignée noire, cher à notre bien aimé Führer.

Messieurs, si nous n'avons plus le droit de planter notre bannière en pays conquis, où allons-nous ? Je vous le demande.

Alerté par le bruit, je me suis aussitôt rendu sur place. C'est alors que, surprenant le jeune terroriste sur le fait, je l'ai rapidement mis hors d'état de nuire.

LE ROI : Je suis au courant, Herr Oberst.

L'OFFICIER : Soit dit en passant. Et de source bien informée, j'ai appris que c'est vous-même qui lui aviez fourni une arme. Est-ce vrai ?

LE ROI : C'est exact.

L'OFFICIER : Votre geste regrettable laisserait-il à supposer que vous n'appréciez guère notre armée d'occupation ?

LE ROI : J'avais fait de même pour votre sergent, Herr Oberst.

L'OFFICIER : C'était la moindre des choses. Enfin, passons ! L'histoire aurait pu en rester là, si, par la suite, nous n'avions pas été pris à partie par un quarteron de jeunes voyous. Ce n'est qu'après une lutte acharnée que nous avons pu les réduire au silence. A ce propos, il faut que je pense à envoyer le jardinier du Palais pour passer le jet sur la chaussée, souillée par le sang impur de leur misérable dépouille.

LA REINE : Oh mon Dieu !

L'OFFICIER : Mes hommages votre Majestée. Je ne vous avais pas vue, dans l'ombre.
(*Allant lui baiser la main- Puis, de retour, enchaînant*) Enfin, à 9 heures et demie, un agent infiltré dans une queue, devant une épicerie, a tenté de soulever le peuple, en tenant des propos irrévérencieux à l'adresse de notre armée.
Encore une fois, Sire ! Laissez-nous vous « Occuper » ! Laissez-vous vaincre sans résistance. Sinon, où va-t-on ? De grâce ! Laissez-nous accomplir notre mission, qui consiste à protéger votre pays des alliés occidentaux, afin de sauver la paix en Europe. N'allez pas dans le sens contraire de l'Histoire !
Sinon, je serais dans l'obligation de vous offrir un séjour touristique en Pologne...
En effet, nous avons là-bas quelques résidences de vacances susceptibles d'intéresser ceux qui s'emploient à déstabiliser l'ordre mondial !

LA REINE : Oh mon Dieu !

L'OFFICIER : A chaque fois c'est pareil. Je ne comprends pas votre comportement à vous, les vaincus. Nous nous montrons courtois, aimables, tolérants, respectueux de vos coutumes et vous vous montrez désagréables à notre égard.
Si encore vous aviez affaire à des barbares ! Je comprendrais. Mais ce n'est pas le cas. Croyez-moi, les enfants du Grand Reich - tous issus de la Noble Race Aryenne pure et Hautement Civilisée - méritent un meilleur accueil.
Si de telles exactions venaient à se reproduire, je devrai me résoudre à appliquer l'article 28 423 alinéa 3 du manuel « *Das Handbuch des perfektes Soldat* » : « Pour un soldat empêché dans sa mission, dix otages fusillés. »

LA REINE : Oh ! Mon Dieu !

LE ROI : O douce Amalthée ! O ma Reine ! Au lieu de répéter sans arrêt « Oh mon Dieu ! » allez donc plutôt à l'épicerie voisine faire provision de sucre. Je sens que nous allons en avoir besoin pour faire face aux échéances difficiles qui nous attendent.

LA REINE : Trop tard, Sire mon époux. Il n'y en plus.

L'OFFICIER : Patience ! Vous en trouverez bientôt au marché noir à des prix défiant toute concurrence. Il suffira de ne pas vous faire pincer. C'est tout...
(*A ses interlocuteurs*) Je vous sens légèrement tendus.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : }

} Mais pas du tout ! Du tout !

LE MAIRE :

}

L'OFFICIER : Respirez ! Détendez-vous ! Laissez-nous vous délivrer des responsabilités de votre charge gouvernementale.

Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Nous autres Occupants, nous nous occupons de tout. Même de ce qui ne nous regarde pas. (*Au Roi qui tente une amorce de départ*) Où allez-vous ?

LE ROI : Je ne tiens plus.

L'OFFICIER : Vous tiendrez. Nous contrôlons les vessies du monde entier.

LA REINE : Mon Royal époux vient de se faire opérer de la prostate.

L'OFFICIER : Nous savons également réduire aux silences les prostates les plus récalcitrantes.

LA REINE : Justement, il n'en a plus.

L'OFFICIER : Même quand il n'y en a plus.

(*Au Roi*) Pour la dernière fois, asseyez- vous incontinent ! Je n'ai pas terminé.

(*Le Roi s'exécutant*)

L'OFFICIER : Afin de lutter contre la conspiration universelle, menée par la coalition judéo-maçonnique, je dois également vous avertir des dispositions que nous venons de prendre :

(*Atmosphère d'orage – éclairs, tonnerre... due à la météo ou à la guerre ? On ne sait pas*)

Les relations avec le monde extérieur ont été coupées. Les médias sont d'ores et déjà sous contrôle, la presse écrite censurée - des annuaires téléphoniques, aux Bottin gourmand, en passant par « Le Guide du Routard » ou « Le Petit Futé »- et un couvre-feu a été instauré dès la nuit tombée.

(Coup de tonnerre précédé d'éclairs)

Ensuite, pour éviter aux avions de se repérer, toutes les ampoules seront peintes en bleu. Mêmes celles qui sont sous la plante des pieds.

Il sera également interdit de circuler librement, De parler. De penser. Et un permis de respirer pourra être délivré gracieusement à ceux qui en feront la demande écrite, sur papier timbré.

Enfin - et ce ne sont pas les moindres décisions inhérentes à notre système de protection contre le Formidable Complot Universel dont nous sommes l'objet - différentes mesures anti juives seront immédiatement appliquées : recensement des Juifs, création d'un fichier dans les préfectures de police, interdiction d'exercer dans tous les secteurs d'activités publiques et commerciales, interdiction d'administrer leurs biens, interdiction d'écouter la radio et le tic-tac de leurs montres...et port de l'étoile jaune.

(Coup de tonnerre précédé d'éclairs)

A ce sujet, Sire, Monsieur le ministre de la Défense, Monsieur le Maire, je demanderai de votre part un effort supplémentaire afin de nous aider dans notre tâche de purification de la race aryenne - Une juste délation, honnête et sans faiblesse, constituera pour l'occasion une preuve de patriotisme et sera considérée comme une Haute Vertu Nationale.

LE ROI : Je vois que vous êtes en forme.

L'OFFICIER : Vos gargarismes m'ont fait beaucoup de bien.

(Un temps bref)

LA REINE : Herr Oberts, sauf votre respect, un membre éminent de la noble race aryenne, comme vous...

L'OFFICIER : ... la meilleure...

LA REINE : ...- sans aucun doute- avec votre manie de tyranniser les Juifs, est-ce que vous vous êtes déjà posé la question de savoir si, vous et vos compatriotes, ne souffriez pas du syndrome de Münchhausen par procuration ?

L'OFFICIER : En quoi cela consiste-t-il ?

LA REINE : A traumatiser une communauté qui ne vous a jamais rien fait, dans le but de montrer que vous avez à cœur de vous en occuper.

L'OFFICIER : J'avoue ne m'être jamais posé la question.

LA REINE : D'où êtes-vous originaire ?

L'OFFICIER : De München.

LA REINE : Raison de plus.

L'OFFICIER : Vous croyez ?

LA REINE : A votre place, je m'inquiéteraï... Avez-vous déjà consulté ?

L'OFFICIER : Jamais.

LA REINE : Vous devriez.

L'OFFICIER : Maintenant que vous me le dites...

LA REINE : Vous avez de bons spécialistes en Autriche. Ce Freud par exemple, dont on parle tant.

L'OFFICIER : J'ai entendu dire qu'il était Juif ?

LA REINE : Justement. Seul un Juif peut vous guérir des Juifs.

L'OFFICIER : Selon vous, c'est mon amour pour les Juifs qui me pousserait à prendre ces mesures de rétorsion à leur rencontre ?

LA REINE : Je me le demande.

L'OFFICIER : Il est vrai que j'aime beaucoup les Juifs. Surtout les enfants. Je suis aux petits soins pour eux. Je vais y réfléchir... pendant le séjour de votre Royal époux aux toilettes.

LE ROI : Merci. Je n'ai plus envie.

L'OFFICIER : Nous allons voir... Messieurs, avez-vous des questions à poser ? Des questions « posables » ?

LE MAIRE : Vous parlez de lois anti juives. Je veux bien. Mais des Juifs ? Qu'est-ce que c'est ?

L'OFFICIER : Une sale race.

LE MAIRE : Pourquoi ?

L'OFFICIER : (*Très vulgarisateur*) Les Juifs refusent de croire que Jésus est le « fils de Dieu ». C'est pour ça qu'ils profanent les hosties et sacrifient un bébé chrétien tous les ans, le jour de Pâques !

LA REINE : Vous êtes sûr ?

L'OFFICIER : Je l'ai lu dans « Der Stürmer ». C'est même eux qui ont tué Jésus.

LA REINE : Je croyais qu'il s'était suicidé ?

L'OFFICIER : Certainement pas Votre Majestée. Les Juifs l'ont un peu aidé.

LE ROI : Depuis le temps il y a prescription.

L'OFFICIER : Pas pour nous.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE : Et comment les reconnaît-on, les Juifs ?

L'OFFICIER : Ils ont les doigts crochus et un nez en bec de perroquet.

De toute façon, on va les marquer. Comme du bétail. Ainsi, ils ne passeront plus inaperçus. De toute façon, « sans solution à la question juive, il n'y aura pas de salut pour l'humanité ! »* Parce que c'est une race inférieure. Une sous-classe. Mais comme l'explique notre Führer, laissez-vous faire puisque : « La condition préalable mise à l'existence durable d'une humanité supérieure n'est pas l'Etat, mais la race qui possède les facultés requises. » C'est-à-dire la nôtre.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE :}

} (*Chaleureusement*) Merci, Herr Oberst !

LE MAIRE :

}

L'OFFICIER : Permettez ! Quand je dis « LA NOTRE ». Vous n'en faites pas partie. Je parle de la race Aryenne...

LE MINISTRE DE LA DEFENSE :}

} Ah ! On avait mal compris.

LE MAIRE :

}

L'OFFICIER : C'est la raison pour laquelle je me permets de rectifier...Plus de question ?

(*Bref silence*)

(*Au Roi*) Vous pouvez vider votre vessie !

LE ROI : Je vous ai dit que je n'avais plus envie.

L'OFFICIER : JE L'EXIGE !

*(-Tous les protagonistes se sont levés -
- Le Roi sortant, tristement...)
Source : « Der Stürmer »

NOIR

SCENE 7 : LE VRP

*(-Sur le NOIR, 10 heures sonnant de nouveau à l'horloge
-Profitant du NOIR, l'ombre d'un terroriste s'est glissée jusqu'au Chalet pour ouvrir le rideau
-La Garde-Frontière est de sortie avec son parapluie
-Son Compagnon étant censé être en retrait, sa place au chalet est facultative, ce qui peut l'arranger au cas où il n'aurait pas le temps de se repositionner
-Danse des petites filles-aux-nœuds- dans les cheveux)*

LES PETITE FILLE- AUX NŒUDS -DANS LES CHEVEUX :

*(-Chantant «1, 2, Polizei, 3, 4, Offizier»
- Et improvisant une danse
-NB : Elles portent l'étoile jaune
-La 1^{ère} petite fille est accroupie, dans la position de l'œuf. Elle joue le rôle de la souris emprisonnée
-La 2^{ème} est debout
-A la fin de la chanson -« drinn steckt eine Maus, die muss 'naus....zwanzig » c'est-à-dire « Une souris est enfermée, elle doit sortir... 20 » en français - La 1^{ère} se sauvera en criant
-La 2^{ème} qui est restée sur place arrachera une feuille de carnet et la jettera au vent puis s'accroupira comme la première
-Plus loin, la 1^{ère} est debout
-Les deux fillettes se remettant à chanter...
-Et ainsi de suite, le jeu se déplaçant)*

*Ein, Zwei,
Polizei,
Drei, Vier,
Offizier,
Fünf, Sechs,
alte Hex,
Sieben, Acht,*

gute Nacht,
Neun, Zehn,
Kapitän,
Elf, Zwölf,
einige Wolf,
drinn steckt eine Maus,
die muss 'naus.
Dreizehn, vierzehn, fünfzehn, sechzehn, siebzehn, achtzehn, neunzehn,
zwanzig,
Wouhououou !!!

(-S'il y aura interruption de la danse, afin de ne pas contrarier la suite du dialogue, la chanson, par contre - chantée parfois à haute voix ou en sourdine - durera tout au long de la scène.)

L'OFFICIER : Sentez, Monsieur le VRP de la Sécurité ! Sentez-moi ce doux parfum de liberté ! Quel calme ! Quelle

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr